

Ces choses qu'on ne doit pas chercher à comprendre...

Il sait que personne ne le comprendra. Que personne ne pourrait comprendre ce qu'il s'apprête à faire. Il n'a aucun doute là-dessus. Qui serait en mesure de le comprendre, de l'accepter ? À tous, son geste paraîtra inconcevable, inadmissible, tout simplement révoltant. On dira de lui qu'il est fou. On refusera d'écouter ses explications. On le jugera, on le condamnera, on le rejettera, au mieux on le plaindra. Enfin, on s'éloignera de lui, par peur, par dégoût aussi. De cela, il en a l'intime conviction et c'est pour cette raison qu'il a décidé de se taire et de faire ce qu'il doit faire, seul, loin de chez lui.

* * *

Pourtant, il y a plusieurs années déjà, il a parlé.

La première fois, c'était à Marc, son seul véritable ami. Son complice d'antan. Son alter ego, pensait-il alors. Avec lui, il avait tout partagé, son enfance, ses émois d'adolescent, ses plus grandes peurs, ses fantasmes, ses ambitions, ses révoltes aussi. Alors, pourquoi ne pas lever le voile sur ce terrible secret ? Pourquoi ne pas lui révéler ce qui s'imposait de plus en plus comme une absolue nécessité ? C'est en tout cas ce que François avait pensé, un soir, alors que tous les deux cherchaient le sommeil dans une tente qu'ils avaient plantée au cœur de la nature. C'était l'été, ils faisaient du camping sauvage depuis une semaine. Entre eux, une relation

particulière, de l'ordre de l'évidence, s'était nouée. Marc et François, devenus les inséparables. Ensemble, ils marchaient, ils riaient, ils refaisaient le monde. D'ailleurs, c'est à Montaigne qu'ils avaient emprunté leur devise : « Parce que c'était lui, parce que c'était moi ». Et chaque matin, au réveil, ils la déclamaient avec force et plaisir s'amusant de l'écho qui la répétait comme s'il s'agissait de prendre à témoin la nature environnante.

Ce soir-là donc, il avait eu le courage de parler. Mais au fur et à mesure qu'il avait dit, qu'il avait tenté d'expliquer, il avait bien vu qu'en dépit de leur profonde amitié, Marc ne pourrait pas comprendre. Dans ses yeux, il avait tout d'abord perçu l'incrédulité. Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Mais où François allait-il trouver des idées aussi délirantes ? Du reste, ce n'était pas drôle. Non, pas drôle du tout. C'était même plutôt glauque comme histoire. Mais François avait tenu bon, et tout en résistant aux railleries, il avait poursuivi. Dans le regard de plus en plus fixe de son camarade était alors apparu un étrange mélange de stupéfaction et d'effroi. Ainsi, ce n'était donc pas une blague... François ne plaisantait pas ? Il pensait réellement ce qu'il disait ? Il voulait vraiment faire ça ? Cette chose-là ? Cette terrible chose ? Les moqueries initiales avaient dès lors cédé la place à un profond silence. Un silence de sidération qui faisait bien comprendre qu'entre eux les choses ne seraient désormais plus jamais comme avant. Enfin était arrivé le moment de la condamnation. Une condamnation ferme, radicale, définitive, que Marc avait formulée avec une certaine violence quasi menaçante. Un réquisitoire sans appel. Car imaginer un tel scénario était aussi abject qu'irresponsable. Non, bien sûr que non, Marc ne pouvait pas concevoir des horreurs pareilles. Et non, il ne voulait plus jamais en entendre parler. Sous peine de le révéler à tous, de le crier au monde. Sous peine de ne plus jamais être le fidèle ami. Et non encore, il ne serait d'aucune aide pour permettre à François de faire ce que nul ne devrait jamais faire, sous aucun prétexte. Ce à quoi personne ne devrait même jamais penser !

Alors, François s'était tu. Très longtemps. Et Marc avait disparu de sa vie. Et peut-être était-ce mieux ainsi.

Dix ans plus tard, François avait parlé de nouveau. Cette fois-ci, c'était à un professionnel, comme on dit. Un psychiatre qu'il avait l'habitude de consulter pour tenter de s'accommoder des symptômes dépressifs qui lui pourrissaient la vie au quotidien. Le médecin en question le recevait une fois par mois dans son cabinet pour renouveler une ordonnance d'anxiolytiques et de somnifères. C'était un homme bienveillant, doux, encore jeune dans le métier, et avec lequel François avait petit à petit réussi à tisser une relation de confiance.

Un jour, pendant la consultation, le praticien s'était fait plus insistant que d'habitude, plus précis dans son questionnement. Comme s'il avait senti une fragilité, comme s'il avait perçu une faille que jamais il n'avait repérée auparavant et dont il s'était dit qu'il fallait absolument y pénétrer pour révéler enfin ce qui depuis tant d'années restait tu et refoulé. Parce qu'il était évident qu'il y avait quelque chose de lourd qui restait caché, enfoui, bâillonné, et dont la connaissance aiderait probablement à expliquer un tel état dépressif chronique... Petit à petit, question après question, le médecin s'était donc approché de la vérité, de ce secret terrible, un peu à la manière d'un enquêteur qui, patiemment, par étapes, en vient à découvrir la solution d'une grande énigme. Alors, François avait craqué. Et il avait dit. À mi-voix d'abord, bredouillant des mots confus, approximatifs, puis parvenant au fur et à mesure de sa confession à construire des phrases, autant de phrases qui, enchaînées les unes aux autres, constituaient ce fil invisible sur lequel il suffisait maintenant de tirer. Un fil de fer en vérité, un barbelé, qui blessait affreusement en passant dans la gorge. Qui arrachait la bouche, qui lacérait, qui faisait mal, tellement mal, mais qui, enfin, sortait des entrailles.

Pour la seconde fois, François avait donc avoué. Comme d'autres avouent un secret honteux, une faute, un crime.

Mais le psychiatre ne l'avait pas pris au sérieux. Il avait préféré ne pas le prendre au sérieux se contentant de penser qu'il s'agissait d'une élucubration ponctuelle qui resterait de l'ordre du délire, du pur fantasme obsessionnel. Comme seule réponse aux propos

de François, le médecin avait affiché un sourire grimaçant, dubitatif, et il avait décidé d'allonger la traditionnelle ordonnance en prescrivant un médicament supplémentaire, plus fort, donc à ses yeux plus efficace. Aux anxiolytiques et aux hypnotiques, il avait joint un antidépresseur, une molécule nouvelle génération, mise sur le marché depuis peu, particulièrement adaptée pour lutter contre les pensées morbides. Ainsi, même lui, le spécialiste des troubles de l'esprit, le thérapeute des âmes meurtries, n'avait pu entendre ni comprendre. Même lui, qui côtoyait pourtant chaque jour la détresse humaine, la mélancolie, la folie, n'avait pu accepter la réalité de ce qui venait de lui être révélé. Après tout, n'est-il pas reconnu qu'en chacun de nous repose un monstre qui, chez la plupart, ne s'exprimera jamais ? Un monstre sans danger qui demeure tapi dans l'inconscient et qu'il convient de laisser tranquille. Inutile de noircir le tableau donc. Inutile de s'inquiéter outre mesure. D'autant que ce patient semblait par ailleurs assez équilibré, cohérent dans ses propos comme dans ses actes. Et puis, n'avait-il pas une vie professionnelle dite normale ? N'était-il pas socialement intégré ? N'avait-il pas quelques amis qu'il fréquentait comme tout un chacun ? Notamment un certain Marc d'ailleurs, qu'il avait mentionné à plusieurs reprises et toujours avec une certaine émotion. Il n'y avait par conséquent pas lieu de s'alarmer. Sans compter qu'il pouvait s'agir d'une simple affabulation ou d'une pure provocation verbalisée dans le seul but d'attirer l'attention du médecin. Stratégie bien connue chez les patients atteints de névroses envahissantes. Quelques comprimés en plus feraient donc parfaitement l'affaire. Allez, au revoir monsieur. Nous nous revoyons le mois prochain, comme d'habitude. C'est ça, le mardi 2 à 17h, au cabinet. Et surtout, prenez bien votre traitement sans oublier votre nouveau comprimé. À prendre à jeun, chaque matin, dans un grand verre d'eau. Et chassez-moi de la tête ces idées fantasques et lugubres...

Bien sûr, François n'était pas revenu. La honte sans doute. Et la cruelle certitude de ne pas être entendu et de ne pouvoir être compris, aidé. Jamais, par quiconque. Il avait alors décidé de

supporter seul cette souffrance et de tenter de vivre, ou plutôt survivre, comme il était. C'est-à-dire comme un monstre.

* * *

Parce que c'est bel et bien ainsi qu'il se sent, qu'il se vit, qu'il se pense, et qu'il se voit dans le miroir... Comme un monstre. Toujours, il s'est senti trahi par ce corps dont il perçoit l'intolérable reflet mais qu'il ne parvient pas à considérer comme le sien. Ou plus exactement par cette partie de son corps qui l'embarrasse, qui l'encombre et qui, à ses yeux, constitue une immonde excroissance. Car pour lui, cette jambe gauche n'est qu'une protubérance étrangère, sorte de tumeur affreuse qui l'empêche d'être ce qu'il est vraiment. Ce membre, dont autrui dirait pourtant qu'il est sain, et indispensable car valide, ce membre abject et de trop fait donc bel et bien de lui un monstre, au sens fort du terme, c'est-à-dire un être fragmenté, composite, dont l'identité se trouve morcelée et profondément atteinte.

Et c'est parce qu'il n'en peut plus de ce morceau de chair, de muscles, de nerfs qui le parasite et l'obsède que François a décidé de passer à l'acte, aujourd'hui, ici, à des kilomètres de chez lui, loin des siens, dans cet endroit isolé où personne ne pourra l'en empêcher. Toutefois, il lui a fallu tout préparer et tout prévoir pour ne pas mourir des suites de ses blessures ou de l'hémorragie qui, forcément, sera conséquente. Car François ne veut pas mourir. Tout anticiper donc, pour que les services médicaux et chirurgicaux puissent le prendre en charge rapidement et pour qu'ils puissent faire ce qu'il y a à faire. C'est pourquoi François a d'ores et déjà rédigé un texto qu'il enverra à son ami Marc juste avant de passer à l'acte. En quelques mots, il lui annonce qu'il va *le* faire. Qu'à présent, ce n'est plus qu'une question de minutes. Qu'il ne fera pas marche arrière. Il lui indique aussi le lieu exact où il a choisi d'exécuter son geste. Un geste irréparable et pourtant salvateur. Oui, il précise l'endroit précis où les pompiers pourront le trouver. Inanimé probablement. François a vérifié et il sait que la